Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 35 (1906)

Heft: 1

Rubrik: L'interprétation euristique d'une poésie : leçon d'épreuve à l'école d'application du Séminare pédagogique de l'Université d'Iéna

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

bien souvent, c'est l'incurie et le désordre de la maîtresse de maison qui poussent l'homme à déserter le cercle de la famille, nons souhaitons que l'enseignement de la science du ménage soit, avant tout, envisagé comme une œuvre de l'éducation de la femme. Il doit avoir pour premier résultat de lui faire aimer ses devoirs domestiques, de lui en faire comprendre la grandeur et l'importance. Nous souhaitons donc que partout soit imitée l'initiative prise en Suisse, spécialement à Fribourg, de rendre l'enseignement ménager obligatoire dans les écoles afin d'atteindre les milieux populaires. »

L'INTERPRÉTATION EURISTIQUE D'UNE POÉSIE

Leçon d'épreuve à l'école d'application du Séminaire pédagogique de l'Université d'Iéna.

Iéna, le 10 décembre 1905.

La poésie ! Chose merveilleuse, enchanteresse, que les anciens qualifiaient de divine, plus vieille que la prose, plus durable qu'elle, langage à la fois des peuples enfants et des peuples raffinés ! Or, les poésies que nous avons vraiment comprises, que nous avons vraiment aimées, que nous avons pour ainsi dire transformées en la substance de notre âme, qui nous sont devenues sacrées, avec quelle indignation douloureuse les entendions-nous ânonner en d'ennuyeux commentaires, disséquer en d'interminables analyses par un grammairien au cœur sec, par un philologue au sang froid et lent. Les mots perdent leur sens ; les vers perdent leur rythme ; les strophes perdent leur vie. La poésie est une œuvre d'art ; elle doit être traitée comme une œuvre d'art. Il faut la comprendre sans doute, mais il la faut sentir surtout ; et ce n'est qu'en la sentant qu'on la comprendra complètement.

Que les maîtres veillent donc à ne pas étouffer par une exégèse malfaisante l'impression poétique, à ne pas transformer cette chose vivante et chaude qu'est la poésie en un cadavre inerte et déchiqueté. Le but de la leçon, c'est la poésie sentie et vécue ; et toute la poésie, avec ses mots choisis, avec son rythme chanteur, avec ses coupes harmonieuses, avec les sentiments qu'elle exprime, doit être sentie et vécue. C'est vers ce but qu'il faut tendre ; ce but doit être atteint à la fin de la leçon. Que l'on ne dise pas que la poésie n'est point comprise et aimée de l'enfance, car cela est faux. La poésie sera comprise par l'enfance, si le maître sait choisir un morceau dont le fond est formé de sentiments et d'actions qui soient accessibles à l'enfance. Elle sera aimée d'elle, si le maître sait la leur faire sentir.

Cette introduction de l'élève dans l'intelligence d'une poésie,

intelligence du cœur aussi bien qu'intelligence du cerveau, a été choisie comme leçon d'épreuve en présence du séminaire pédagogique de l'Université d'Iéna par M. J., jeune maître de l'école d'application. Elle m'a paru intéressante et je la transcris à l'intention des lecteurs du *Bulletin*.

I

Cette introduction a exigé deux heures de leçon de langue maternelle, l'une le lundi 27 novembre ; l'autre, celle qui a constitué la leçon d'épreuve, le mardi 28 novembre, dans la première classe de l'école d'application. Cette classe est composée de grands garçons de quatorze à quinze ans, qui terminent leur huitième et dernière année d'école primaire. La fête de Pâques leur apportera, en même temps que ses fleurs et sa verdure, la liberté. Ce sont, en somme, de très bons élèves ; presque tous ont parcouru le cycle complet de leur école primaire ici même. Ils sont rompus aux méthodes, aux exercices habituels de l'école.

La poésie qui leur est destinée n'est pas tirée de leur livre de lecture. M. J. l'a empruntée à un recueil de morceaux choisis de poètes contemporains. Ce morceau a pu paraître, au premier abord, un peu difficile. L'action est cependant assez simple ; il s'agit d'un sauvetage au milieu d'une tempête sur la mer du Nord. La difficulté réside plutôt dans un certain nombre de mots nouveaux ou rares (Wrak, Sandbank, etc.), dans quelques figures poétiques (les hurlements des flots, etc.), dans la personnification des forces de la nature (les vagues sont comparées à une troupe de chevaux écumeux et bondissants), dans le raccourci hardi de la narration. L'ordinaire explication déductive qui prend le texte comme point de départ, aurait dû s'arrêter à chaque vers, à chaque mot, et l'on peut deviner ce qu'il serait resté, en fin de compte, de la belle ardeur lyrique qui anime toute cette poésie L'explication euristique, qui monte vers le texte au lieu d'en descendre, pour être un peu plus difficile, est d'autant plus féconde et méritoire.

Le *Nis Rauders* d'Otto Ernst requiert quelques représentations mentales en dehors du cercle d'expérience des élèves. Tout cependant ne leur est pas étranger. Les leçons de géographie leur ont fait connaître la mer du Nord, ses côtes et leurs habitants. Ils ont eu maintes fois l'occasion de lire ou d'entendre quelque récit de naufrage. Le but de la leçon préparatoire sera donc de rappeler et de rassembler ces notions éparses et quelque peu effacées, d'y ajouter les idées et les images nouvelles nécessaires à l'intelligence du morceau, d'en faire un tout bien lié, clair et précis.

Le maître entre. Les élèves se lèvent. Sur un signe, ils s'asseyent. Le dos au dossier du banc, les mains sur la table, ils écoutent. Ni cahiers, ni livres, ni plumes ne traînent sur les bancs. Le maître indique immédiatement le sujet de la leçon : « Nous étudierons aujourd'hui une tempête dans la mer du Nord. Montrez-moi, sur la carte, la mer du Nord. » Les élèves lèvent la main. Le maître en désigne un, qui se rend à la carte et indique du geste les limites de la mer du Nord, tandis qu'un second élève, debout à sa place, les

dénomme. Quelles sont les contrées allemandes baignées par cette mer ? La Frise. Quel aspect présente la côte frisonne ? Une plaine basse, uniforme, nue, terminée par une digue, contre laquelle vient déferler la mer après avoir roulé sur d'immenses bancs de sable. La digue défend la côte contre la marée, surtout contre les mauvaises marées d'automne, contre la tempête aussi. Les vagues démolissent les digues ; il faut les réparer aussitôt, afin de préserver de l'inondation le village de pêcheurs voisin. Au cours de ce rapide aperçu sont expliqués certains mots employés dans la poésie (Sandbauk, Brandung, etc.)

La rude nature frisonne réclame un peuple fort, hardi, dur et persévérant. Les Frisons ont un corps d'une vigoureuse structure (hohes, hartes Friesengewæchs). Et leur âme calme, posée, n'est pas moins vigoureusement trempée. Ils ont leur langage à eux, et leurs noms à eux, que le reste de l'Allemagne ne connaît pas : Uwe, Nis, Momme, Klas, etc. Voyons-les à l'action. L'orage gronde. Quelques pêcheurs circulent sur la rive. Ils surveillent les digues, en bouchent immédiatement les fissures. Ils surveillent la haute mer aussi, car un bateau en dérive peut être poussé vers la côte. Alors, malheur à lui ! Brusquement il s'arrête, la proue enfoncée dans le sable mou — échoué. Les flots se précipitent sur cet obstacle, le soulèvent, le laissent retomber, le secouent, le désemparent. Les matelots sont emportés par des paquets d'eau. Quelques-uns réussissent à grimper aux cordages, à se cramponner aux mâts. Et, là, ils agitent des linges ; ils crient. Peut-être les a t-on entendu de la côte, ou aperçus à la lueur des éclairs ?

A ce moment, le maître saisit un tableau dissimulé derrière le pupitre et le place sur un cheval et *ad hoc*. C'est une reproduction de grand format d'une toile de J. V. Cissaz, « Nuit orageuse d'automne sur la mer du Nord. » Une côte basse, désolée ; des vagues déferlent, blanches dans la nuit noire. Des gens courent vers la grève. Où vont-ils ? Vers le bateau de secours, sans doute. Ils ont aperçu un navire en danger. Ils vont affronter la tempête pour essayer, au péril de leur vie, de sauver les matelots et les passagers.

Au cours de la leçon, les mots principaux et les mots inconnus ont été écrits au tableau. A l'aide de ces mots, deux ou trois élèves ont été invités à résumer toute la leçon.

Ce que je n'ai pas dit, ce que je n'ai pu dire, dans cette sommaire esquisse, c'est que l'instituteur n'a jamais employé cette forme expositive dont j'ai dû me servir. Toute la leçon n'a été qu'une conversation rapide, mouvementée entre les élèves et le maître. Tous les traits de cette description, à très peu d'exception près, ont été trouvés par les élèves. Le maître posait la question et attendait. Les élèves réfléchissaient et, dès qu'ils avaient trouvé une réponse convenable, levaient la main. Lorsque seulement un certain nombre de mains s'étaient levées, le maître désignait l'élève qui avait à répondre. Ceux qui jugeaient sa réponse insuffisante levaient une seconde fois, une troisième fois la main et la complétaient. Les répétitions géographiques préliminaires ont été données avec bonne volonté, mais sans grand entrain. Dans la description de la tempête, du naufrage,

les imaginations se sont ouvertes et les langues se sont déliées. Le tableau a servi de base à l'envol des idées. Au souvenir des lectures, des récits d'autrefois, c'est à qui fournirait le plus de détails et les plus frappants. Les garçons ont trouvé eux-mêmes pour caractériser tel trait, des expressions imagées qui ne laissaient pas de se rapprocher des expressions mêmes de la poésie, de cette poésie dont ils ne savaient rien encore.

(A suivre.)

LES BANCS D'ÉCOLE

Dans un article, paru dans le N° 11 du 1er juin 1905, nous avons expliqué les deux principales règles à suivre dans la construction rationnelle des bancs d'école. Rappelons ces deux règles fondamentales :

1° *Les principales mesures du banc doivent être proportionnées à la taille des élèves ;*

2° *La distance entre le pupitre et le siège doit être au moins nulle ou même négative.*

En application du premier principe, la Direction de l'Instruction publique a publié un tableau des mesures proportionnelles pour les six types de bancs destinés aux écoles primaires. (Voir *Bulletin pédagogique,* 1905, page 202.) Ces mesures ont été discutées et calculées avec un soin minutieux. La Direction a formellement interdit de les modifier. Surveillons donc attentivement l'exécution du travail et ne permettons aucun écart aux caprices des menuisiers qui en seront chargés. Il est certaines mesures, telles que la hauteur du siège, la différence entre le siège et la table, la hauteur du pupitre, qui ne peuvent être changées, même légèrement, sans qu'il en résulte des inconvénients plus ou moins fâcheux.

La hauteur du siège doit permettre à l'élève de reposer les pieds sur le plancher, le genou formant à peu près un angle droit. De toutes les mesures, la plus importante est sans contredit la *différence,* c'est-à-dire l'espace entre la partie supérieure du siège et le bord de la table. Imaginez une ligne verticale abaissée du bord antérieur de la table jusque sur le plancher. Cette verticale exprime la petite hauteur. En retranchant de cette ligne la hauteur du siège, il nous reste une mesure appelée la différence, mesure d'une importance capitale dans la construction du banc. En effet, si la différence entre le siège et la table est trop forte, l'élève a les coudes trop élevés dans les exercices graphiques ; si elle est trop faible, il doit se